

Lexikon, Varietät, Philologie

Romanistische Studien

Günter Holtus zum 65. Geburtstag

Herausgegeben
von Anja Overbeck,
Wolfgang Schweickard
und Harald Völker

De Gruyter

Marie-Guy Boutier (Liège)

Dialectologie, géographie linguistique et étymologie-histoire des mots

Réflexions à partir de l'expérience wallonne

Le thème et le propos

1. La mise en relation proposée dans le titre concerne deux approches de la linguistique souvent séparées: celle de la dialectologie et de la géographie linguistique, d'une part; celle de l'étymologie et de l'histoire des mots, d'autre part. Le cadre dans lequel est posée la question est celui de l'étymologie-histoire du lexique roman.¹ Le terrain à partir duquel nous proposons notre réponse est celui de la géographie linguistique de la Belgique romane, à travers notre expérience de rédaction de l'*Atlas linguistique de la Wallonie* (ALW).

2. Nous souhaitons montrer, à partir d'une brève présentation de cette expérience et du commentaire de quelques exemples, que ces approches souvent différenciées sous les noms de *géographique* et *historique*, concourent au même but et ne peuvent donc pas être séparées, au nom d'une linguistique romane unifiée.

Deux idées-clés sont à la base de notre réflexion. La première est qu'il n'y a pas de différence entre les approches comparative et historique selon les plans (dialectes ou langues) sur lesquels s'effectuent ces approches. La seconde est que les deux plans doivent nécessairement entrer en dialogue fécond; il y a appel de part et d'autre, au nom de l'intégration des méthodes et des acquis, la synthèse ne pouvant s'effectuer qu'au sein d'une linguistique unique visant un objet unique, la langue.

Le terrain d'expérimentation

3. Notre terrain d'expérimentation est une œuvre particulière dans le champ des atlas linguistiques, dans la mesure où l'ALW est, depuis son projet initial, une sorte d'«atlas-dictionnaire historique».

¹ Le thème nous a été suggéré par Éva Buchi, pour une conférence dans le cadre de l'École d'été franco-allemande en étymologie romane (Nancy, 26–30 juillet 2010), dont l'objectif premier était de «faire profiter la communauté scientifique des avancées méthodologiques du projet DÉRom (Dictionnaire étymologique roman), qui se propose de refonder l'étymologie héréditaire romane sur la base de la grammaire comparée reconstruction» (lettre d'invitation à l'École d'été); cf. Buchi/Schweickard 2010. – C'est avec joie que nous présentons une version succincte de cet exposé à notre ami, le professeur Günter Holtus, «réviseur général» des articles du DÉRom.

Quant au contenu, l'œuvre édite le produit d'une enquête directe, faite par questionnaire (2100 questions, 4500 mots ou formes, recueillis en 310 points ou davantage) et couvrant l'ensemble de la Belgique romane, dont les parlers se subdivisent en quatre variétés (wallonne, picarde, lorraine, champenoise, avec variétés de transition). Quant à la visée, qui explique la macrostructure de l'œuvre, le «tableau des parlers de la Belgique romane»² tel que livré par l'ALW est essentiellement lexical. Les deux premiers volumes présentent l'essentiel de la grammaire (phonétique et morphologie), grâce à des cartes de mots. Les dix-huit autres volumes envisagent/-eront le lexique dans une perspective onomasiologique (découpant le lexique par champs noémiques et allant des notions aux mots). Quant à la microstructure, chacune des «notices» s'organise autour de la pièce centrale qu'est le «tableau» des formes, lequel consiste en une liste des formes correspondant à une notion, munies de leurs localisations et classées en sorte de rendre la matière intelligible. Le tableau est précédé d'une introduction et suivi de notes explicatives, parfois d'additions. La notice peut s'accompagner d'une carte et, le cas échéant, d'illustrations.

L'ALW s'inscrit donc bien dans le champ des atlas, mais dans la mesure où le texte domine par rapport aux cartes, facultatives, il fait penser à un dictionnaire, qui, par son attention aux choses nommées par les mots, approche parfois de l'encyclopédie. De fait, le tiraillement que l'on constate entre le genre (atlas) et l'espèce (dictionnaire et encyclopédie) se résout si l'on veut bien considérer le rapprochement qu'instaure l'histoire, en tant qu'elle s'efforce de rendre compte de la variation diatopique, d'une part, de reconstituer l'unité du mot, d'autre part.

4. On comprend pourquoi, dans un tel cadre de travail, nous pensons que la géolinguistique n'existe pas comme branche autonome de la linguistique, mais qu'elle est utile dans la mesure où elle met les instruments qui la caractérisent en propre au service de *la* linguistique.

Ces instruments, qu'il convient de présenter brièvement, sont: un mode de constitution des données, fondé sur le «pari» de l'enquête; un mode d'interprétation des données, s'appuyant le «miracle» de la mise en cartes.

5. Le «pari» de l'enquête linguistique, réussi, pour ce qui concerne l'ALW, est de donner accès à une langue par le biais d'un texte très contraint, consistant dans la traduction d'un questionnaire élaboré en sorte de recueillir l'essentiel de la grammaire et du lexique de cette langue. Le canevas rigide du questionnaire garantit la comparabilité des données en tous les points où le questionnaire est soumis. L'exercice, difficile sinon périlleux, auquel répondent les témoins, nécessite un double contrôle: au moment de la collecte (par l'enquêteur), au moment de l'édition (par le rédacteur). À la réflexion, venant d'une rédactrice qui n'a pas pris part aux enquêtes, le travail de l'enquêteur consiste en une prédiction des données, interprétées au moment de leur transcription; pour l'ALW, le contrôle du rédacteur se porte donc sur cette prédiction, par des enquêteurs multiples, d'enquêtes étalées dans le temps. Une fois la variation assumée, reste le produit: un matériel riche, suffisamment ho-

² Cf. sous-titre de l'œuvre.

mogène et sûr. La gratitude va aux témoins, auteurs du grand texte, aux enquêteurs qui l'ont saisi, au concepteur de cette œuvre aux voix multiples. Le rédacteur dispose, grâce à l'enquête, d'images comparables des langues du domaine linguistique qu'il étudie; il travaille sur des formes fiables, strictement datées et localisées, dont il connaît globalement le sens.

6. Les cartes sur lesquelles sont reportées les données linguistiques (première phase de la rédaction) ne parlent pas d'elles-mêmes, mais on peut les interroger: la carte est un instrument de découverte. Dans le trousseau du géolinguiste, deux outils, l'isoglosse (ou trait délimitant deux traitements linguistiques différenciés) et l'aire (ou surface occupée par un traitement linguistique différencié), sont employés pour révéler des processus linguistiques observés à l'échelle d'une carte ou de plusieurs.

Ce mode de présentation des faits linguistiques a fait découvrir très tôt, mais avec des débats, deux lois essentielles. La première est que l'organisation spatiale des faits linguistiques est révélatrice de leur histoire; nous y reviendrons. La seconde est que la variation spatiale de la langue est continue, mais organisée. En effet, un parler n'est jamais en tout point identique aux parlers qui lui sont contigus (la diatopicité y fonctionne comme trace aux yeux mêmes des locuteurs); cependant les dialectes, en tant que regroupements historiques de parlers, existent bel et bien. Le fait que leurs limites ne coïncident ni avec une isoglosse déterminée ni avec plusieurs ne remet pas leur existence en cause. Le «miracle» de la mise en carte est d'avoir permis de mieux appréhender la variation spatiale de la langue.

7. En dehors de ces seuls instruments propres, la géographie linguistique a à sa disposition, pour éditer et expliquer ses données, tout le trésor commun de la philologie et de la linguistique.

Dans la mesure où il est l'éditeur des données primaires d'une enquête linguistique (dans leur intégralité!), le géolinguiste doit importer les méthodes ordinaires de la philologie. Il a, en effet, à affronter le problème de la représentativité et de l'authenticité du texte fixé par l'enquête et celui du sens de chacune des unités qui le composent. Le discours très contraint qui sert de base à l'édition doit être traité comme un document historique irremplaçable sur un état de langue et un état de culture passés.

Dans la mesure où il veut rendre compte des données qu'il édite, le géolinguiste doit importer les méthodes ordinaires de la linguistique, grâce auxquelles il compare les faits, les ordonne et les cale dans le temps. C'est sur cet aspect particulier du travail que nous voulons nous pencher ici, non sans avoir précisé, au préalable, qu'effectuée à l'échelle d'un ensemble de dialectes, la tâche nous apparaît plus simple qu'effectuée à l'échelle d'un ensemble de langues, et ce pour trois raisons: la première tenant aux objets linguistiques interrogés (dans le cas d'une enquête bien menée, nécessairement nombreux, synchrones, strictement attribués, transcrits de façon fiable et globalement sémantisés); la deuxième, tenant à l'extension limitée du domaine étudié; la troisième, à la simplification, à tout le moins provisoire, de la variation, appréhendée sur l'axe de l'espace, aisément figurable, mis en relation avec l'axe du temps.

La relation comme principe de construction de structures linguistiques

8. Dans le tableau lexical de la Belgique romane tel qu'il est édité dans l'ALW, la notice, en tant qu'unité de microstructure, constitue le cadre d'intégration d'un ensemble de données globalement synonymes (principe onomasiologique). Le rédacteur n'a qu'une chose à montrer: ce qui rassemble et structure l'ensemble de ces formes synonymes. Il nous semble que son travail peut être décrit schématiquement comme le passage d'une liste de formes prédéterminées à une structure de formes déterminées par les relations internes mises au jour dans la notice, d'une part, par les relations externes identifiées par rapport à d'autres sources et travaux, d'autre part.

9. Afin d'expliquer ce principe, nous nous permettons d'énoncer ici à nouveau les cinq relations qui gouvernent, à nos yeux, la détermination et l'intégration finales des données (pour plus de détails, cf. Boutier 2008).

- (1) **Détermination.** Toute forme est, par le biais du texte recueilli par l'enquête, reliée à un certain nombre de déterminations qui font partie des données: une catégorie grammaticale; un sens (par équivalence traductive); une localisation ou point d'enquête (renvoyant aux témoins de l'enquête en ce point); une source (une ou plusieurs questions de l'enquête); toute autre détermination dont l'ancrage est la forme (ces informations, souvent nombreuses, toujours précieuses, considérées comme «marges» de l'enquête). L'identité sémantique des formes (que nous nommons «sens 0») fonde la structuration de la notice, quoique cette identité puisse être mise en question par l'analyse elle-même.
- (2) **Hiérarchie-équivalence.** Depuis la base (les formes et leurs déterminations primaires) jusqu'au sommet de l'édifice (le «sens 0» des formes, correspondant au titre de la notice), le rédacteur construit une structure en identifiant ce qui fait la ressemblance des formes et ce qui fait leur différence; l'analyse dégage à chaque niveau des ensembles de formes possédant des caractéristiques communes, qui peuvent être traités ensuite en tant qu'éléments. Cette double structuration (horizontale et verticale) implique pour une notice, un schéma théorique dégageant au moins les niveaux suivants: forme (base de la notice); type lexical; étymon; motivation; sens; «sens 0» (titre de la notice).

Il s'agit d'un modèle: tous les niveaux hiérarchiques ne sont pas nécessairement représentés dans chaque notice, et la matière peut se prêter plus ou moins bien à la structuration. Ce modèle est rigide, mais selon un principe de focalisation, un niveau descriptif ou plusieurs sont choisis en fonction de leur pertinence dans le cadre d'une notice particulière.

- (3) **Ordination.** À quelque niveau que ce soit, les éléments de même niveau doivent être ordonnés. L'ordre est en principe libre (si l'on excepte l'ordre rigide de citation des localisations, comparable au «strich» du FEW). De façon générale, une certaine régularité préside à l'ordonnement des niveaux inférieurs (formes dans leurs propriétés grammaticales), mais une liberté notamment liée à la focalisation préside à l'ordonnement des niveaux supérieurs (formes dans leurs propriétés sémantiques et historiques).

- (4) **Contraste.** Lorsqu'elle apparaît, cette relation réintroduit la variation au sein de la structure. Deux ou plusieurs formes distinctes recueillies en un point d'enquête sont parfois équivalentes, mais c'est l'exception (variantes libres). Elles sont presque toujours différenciées en fonction de paramètres divers, à situer sur les axes de variation de la langue en usage (qui parle?) ou sur l'axe de la langue comme système (que signifie précisément ce mot?). Dans la rédaction, la différenciation aboutit concrètement à distinguer ce qui a d'abord été considéré comme homogène (en vertu du sens de base ou «sens 0»), parfois à différencier la notice proprement dite de ses «additions».
- (5) **Intégration.** C'est ici que se situe l'interface entre le matériel linguistique qui fait l'objet de l'édition et ce qui est en dehors de lui, selon une double orientation intégrante et intégrative.

Orientée vers l'œuvre, la relation d'intégration engage le dialogue avec les sources (primaires et secondaires) utiles à l'interprétation des données; l'ALW s'enrichit grâce à elles, sans jamais les fusionner. Cette relation contribue à la détermination sémantique des données lexicales et à la reconstitution de l'unité-mot, laquelle se trouve en quelque sorte éclatée par le principe onomasiologique.

Cette même relation orientée vers l'extérieur fait naître un dialogue à un niveau plus élevé. L'ALW s'intègre de lui-même dans d'autres travaux (tertiaires), tout spécialement dans le cadre galloroman remarquablement construit que lui offre le *Französisches Etymologisches Wörterbuch*. C'est peu dire que les matériaux sont «indexés» sur le FEW. Peut-être faudrait-il voir la grande œuvre comme un port, dans lequel le rédacteur cherche le bon quai pour y déposer ses ballots; en principe, il n'est pas de son ressort de critiquer l'organisation du port, mais on ne peut nier que cette idée lui vienne parfois à l'esprit.

10. C'est donc bien la détermination finale des données dialectales que vise l'explication, cette détermination entendue dans sa double dimension de structuration interne et d'intégration externe, cette dernière actant, en quelque sorte, l'achèvement du processus explicatif.

Études de cas

11. Dans les huit exemples ci-dessous, nous étudions d'abord concrètement comment se constituent des structures intégrées de formes dialectales (vues en tant que «figures» formelles ou sémantiques, régulières ou non) (§§ 12-16). Le dialogue auquel conduit l'intégration de ces structures est plus particulièrement envisagé ensuite (§§ 17-19).

Construire une figure phonétique régulière. Exemple: CHARPENTIER

12. L'analyse des formes constitue la base de toute notice de l'ALW. Dans celles qui ne présentent qu'une unité lexicale, l'attention se concentre exclusivement sur les re-

lations (régulières ou non) qui unissent toutes les formes. La notice CHARPENTIER (ALW 1, notice et carte 13), par exemple, met au jour un certain nombre de variations phonétiques régulières du domaine belgoroman. Ces variations ne sont pas seulement des équivalences, telles que pourrait les appréhender un locuteur (pic. *k-* ≠ wall. *č-*, de part et d'autre d'une limite stable, par exemple), mais des procès orientés:

- qui s'excluent (*ka-* aboutit régulièrement à pic. *k-* ≠ wall. *č-*, de part et d'autre d'une limite stable ou isoglosse);
- qui s'impliquent (préton *-en-* > *-ē-* > *-è-* > \emptyset , par exemple);
- qui en impliquent d'autres dans la même unité (*-è-* > \emptyset implique *-r-* > \emptyset dans des conditions à préciser, par exemple).

La configuration des aires appuie la mise au jour de chacun de ces procès et leur chronologie.

Ce faisant, l'analyse construit, grâce à ces formes reliées entre elles et vues en tant que paquets de traits formels, le prototype de l'ensemble des formes, ce qu'explique, dans l'exemple choisi, le simple renvoi à *CARPENTARIUS* (FEW 2, 398). Le type (métalinguistique et abstrait) qui convient pour nommer cet ensemble, ou figure, est «charpentier»¹. Ce qui est ainsi nommé emprunte la forme cognate du français, elle aussi produit régulier du même étymon, pour nommer le type dont l'analyse a montré la régularité des formes dans l'aire où il est attesté. On ne confondra pas la forme attestée du français standard *charpentier* avec le type «charpentier»¹.

Construire une figure morpholexical régulière. Exemple: NOISETIER

13. La comparaison des données des notices NOISETTE et NOISETIER (ALW 6, notice 142-143, cartes 66-67) dégage clairement, selon la procédure qui vient d'être montrée, un type dérivé «noisier»¹ «noisetier» formé sur «noix»¹ «noisette», ainsi qu'un type dérivé concurrent «noiselier»¹, de même sens et de même base. Ces types formels, reconstruits sans grande difficulté en vertu de la régularité des formes, invitent à remettre en question le classement de ce qui a été identifié ici comme «noisier»¹ sous **NUCARIUS* «noyer» (FEW 7, 225a), rattachement phonétiquement impossible et sémantiquement très complexe (en raison du sens particulier «noisette» de belgoroman «noix»¹). En tant que dérivés romans, «noisier»¹ et «noiselier»¹ doivent simplement venir sous *NUX* (FEW 7, 257a), dans la section 2. *Haselnuss* de l'article.

Le schéma est ici aussi régulier. La comparaison point à point des données des deux cartes argumente la reconstruction; en particulier, «noiselier»¹ ne peut se décomposer qu'en «nois-elier»¹ (il n'y a pas de base *«noiselle»¹). Elle fournit, en outre, des éléments de chronologie; en particulier, «noisette»¹ s'est étendu au-delà de son domaine primitif après la formation des dérivés sur «noix»¹, ce qui explique les discrédances «noisier»¹ ou «noiselier»¹ (nom de l'arbre) *versus* «noisette»¹ (nom du fruit). Ces discrédances, qu'il ne faut certainement pas considérer en tant qu'irrégularités, rappellent la distinction nécessaire entre le changement et sa diffusion, entre la langue comme système (généralisant des formes en vertu de règles) et la langue comme produit d'une histoire (diffusant, rejetant ou conservant les formes).

Construire une figure phonétique irrégulière. Exemple: NÈFLE

14. L'analyse des formes belgoromanes signifiant 'nèfle' (ALW 6, notice 129 et carte 59) (*mèspe, mèsse, mèpe, mèle*, d'une part; *nèspe, nèsse, nèpe*, d'autre part) dégage clairement un type «mesple» f. (de *MESPILA) et un type dissimilé «nesple» f. (de *NESPILA); cf. FEW 6/3, 44b, MESPILUM. Il est intéressant de constater que les formes en *m-* forment un bloc compact dans le nord-est du domaine belgoroman, où la forme en *n-*, quoique largement attestée en domaine roman (cf. REW 5540 MESPILUS; 2 *NESPILUS, «durch Ferndissimilation»), ne s'est jamais imposée.

Outre ces deux types, le premier régulier, le second s'expliquant par une évolution singulière nécessairement ancienne, l'analyse dégage plusieurs types irréguliers de faible extension, dont l'aréologie aide à reconstituer la genèse: *nèche* vient irrégulièrement de *nèsse*, la première forme occupant une aire incluse dans l'aire de la seconde; de même et au vu des mêmes indices, *nète* vient irrégulièrement de *nèpe*, etc. C'est parmi les formes irrégulières qu'il faut situer fr. *nèfle* (qui n'est sporadiquement attesté en Belgique romane qu'en tant qu'emprunt). Cette forme, dont le *-f-* irrégulier n'a pas reçu d'explication définitive, ne convient évidemment pas comme forme-type des issues de *NESPILA; plus fondamentalement, «nèfle», en vertu de sa dépendance nécessaire par rapport à «nesple», ne tient aucune place dans la reconstruction romane.

Construire une figure morpholexicale irrégulière. Exemple: NID D'AGACE

15. Parmi les changements irréguliers, une place particulière revient à ceux qui ne se sont pas exercés au niveau des unités de pure forme, mais à celui des unités dotées de sens quelles qu'elles soient (morphème ou mots). Le cas précédemment exposé aurait pu illustrer cette distinction, car parmi les formes irrégulières de «mesple» / «nesple» se situent des formes ayant visiblement subi l'influence de «guêpe» (cf. ALW 6, not. 129 NÈFLE, n. 4), cette influence étant probablement réciproque (cf. ALW 1, not. et carte 480, GUÊPE).

Un exemple plus clair est fourni par picard nord-oriental *nid / nit' d'agache* 'cor au pied', parfaitement analysable en tant que forme («nid d'agace», littéralement 'nid de pie') (ALW 15, not. 40 et carte 14), quoique sans motivation apparente. Ce type «bizarre» découle en effet d'une réanalyse de «œil d'agace», littéralement 'œil de pie', type qui s'insère quant à lui dans un grand nombre de dénominations de motivation analogue (cf. It. méd. *oculus pullinus*, frm. *œil de perdrix*, etc.). L'aréologie est un précieux indicateur des conditions dans lesquelles s'est accompli ce changement; en effet, l'aire de «nid d'a.» est incluse dans l'aire de «œil d'a.», dont «nid d'a.» n'est qu'un avatar; elle est aussi incluse dans l'aire où «œil» a la forme *î*, ce qui a permis le croisement (moyennant l'agglutination de l'article indéfini).

Construire une figure sémantique. Exemple: BOULEAU

16. Le sens des unités doit lui-même souvent être construit. Pour rappel, ce que nous avons appelé «sens 0», détermination sémantique minimale des données, n'est qu'une équivalence sémantique par traduction, cadre dans lequel le sens doit être établi. L'analyse peut mettre à profit toutes les déterminations recueillies par le biais de l'enquête (relation 1) ou trouvées en dehors d'elle (relation 5), ainsi que le contraste entre deux formes recueillies en un même point (relation 4). La question «avec le bouleau, on fait des balais» (ALW 6, not. 158 BOULEAU et carte 75) vise particulièrement une matière tirée de l'arbre (des rameaux fins). Les marges de l'enquête font parfois apparaître une opposition entre 'boule¹ m./f. ('du boule¹ / 'de la boule¹, 'des boules¹, issue du simple BETULLU, -A; cf. FEW 1, 346, *BETW-) *versus* 'boulrier¹ (dérivé en -ARIU de cette base), le premier signifiant précisément 'ramille de bouleau', le second 'bouleau (arbre)'. Les dictionnaires consultés permettent de vérifier ce contraste et de visualiser globalement sa répartition.

L'intérêt est non seulement de déterminer exactement le sens (en synchronie), mais aussi de reconstruire un processus morpholexical (en diachronie). En effet, la dérivation au moyen du suffixe collectif -ARIU (fréquente, par exemple, dans les noms d'arbres et d'arbustes dérivés du nom du fruit, cf. ci-dessus § 13) a été conditionnée par le sens 'matière, ramille' dans lequel s'est secondairement spécialisé 'boule¹.

Dialogue à l'échelle galloromane: la forme. Exemple: CHAUVÉ-SOURIS

17. La forme française *chauve-souris* s'analyse, semble-t-il, sans difficulté; de plus, l'existence de lt. méd. *calvas sorices* (*Gloses de Reichenau*) lui offre un passé d'une profondeur certaine. Cependant, ce que montre l'examen de l'ensemble des données dialectales de la Gaule romane, c'est que fr. *chauve-souris* n'est pas, ainsi qu'on l'a cru (cf. FEW 12, 111, *sōrīx*), la tête de série d'un ensemble de formes, variées mais visiblement apparentées, s'étendant de Liège à Bayonne. Au contraire, fr. *chauve-souris* doit être expliqué, en vertu des processus précédemment analysés (cf. §§ 13-14), comme l'une des nombreuses réfections et réanalyses d'un type primitif 'choue-souris¹, clairement analysable au triple plan phonétique, morpholexical et motivationnel, en tant que composé de lt. *KAWA f. 'oiseau nocturne' et SORIX f. 'mammifère rongeur de petite taille' (composé nominal dont le premier définit le genre, le second l'espèce d'une catégorie à spécifier). L'aréologie de ce type motivationnel (lexicalisé sous deux formes inverses) argumente ici la reconstruction, le correspondant de wall. *tchâwe-sori* se trouvant, tout aussi parfaitement conservé à l'autre bout du domaine galloroman et de l'aire reconstituée par la comparaison des formes, dans gasc. *rrata kawa* (cf., pour le détail, Boutier 1992).

Comme dans le cas de fr. *nefle*, on constate que la forme de la langue standard *chauve-souris* est incapable de fournir la base sur laquelle fonder la reconstruction, mais qu'au contraire, cette forme doit être située à la place qui lui revient au sein d'une figure organisant un ensemble de formes galloromanes de structure et de motivation uniques.

Dialogue à l'échelle galloromane: le sens. Exemple: BRASSER

18. Le verbe français *brasser* est considéré comme un dérivé de lt. rég. BRACE 'céréales préparées, propres à fabriquer la bière, brais', mot emprunté par le latin au gaulois (cf. FEW 1, 483, gall. BRACE 'spelt'; TLF); cette étymologie conditionne une certaine vision de la structure sémantique du verbe *brasser* (sens primitif 'brasser (la bière)', dont dériveraient les autres sens).

Cependant, le lexique spécial de la brasserie, étudié en profondeur dans le domaine où il s'est créé, révèle l'existence de deux verbes (relation de contraste, cf. ci-dessus § 13, 4). En effet, wall. *brèssi* 'faire de la bière en mélangeant le brais à l'eau [«à force de bras»]' et wall. *brâhî* 'préparer le brais' s'analysent respectivement en 'brasser' (dérivé de 'bras', wall. *brès*) et 'braisier' (dérivé de 'brais', wall. *brâh*), formations romanes régulières. Cette opposition entre les deux types est évidente, une fois montrée, sur le triple plan phonétique, morpholexical et sémantique (prenant sérieusement en compte les relations entre mots et choses); elle peut paraître l'être davantage encore lorsqu'est retrouvée la même opposition dans l'ancien français de Wallonie (awall. *brassier* 'brasser' versus awall. *braisier*, ce dernier à redéfinir exactement en fonction de l'opposition mise au jour dans le dialecte) (cf. pour plus de détails, Boutier 2002).

Grâce au palier offert par une variété dialectale envisagée aussi dans l'un de ses vocabulaires techniques, deux types lexicaux galloromans sont ici clairement mis au jour et exactement déterminés; cette dissociation, qui situe fr. *brasser* dans une autre famille que celle où il avait été placé, devrait servir à reconfigurer l'unité sémantique de ce verbe.

Dialogue à l'échelle romane. Exemple: ÉCUREUIL

19. L'étymologie de fr. *écureuil* semble, à première vue, sans problème particulier; le mot continue clairement un dérivé en -(I)OLU de lt. SCIURUS (attesté sous cette forme chez Pline et Martial), lui-même emprunté de grec σκίουρος (attesté plus tardivement; cf. FEW 11, 314). À l'examen cependant, le classement des formes gallo-romanes tel que le propose le FEW n'est pas satisfaisant. Wartburg, qui s'appuie sur la forme du latin écrit, reconstruit un schéma *SKIURIOLU, d'où *SKIRIOLU, par une «sorte de dissimilation», d'où le type occitan 'eschiol', anciennement attesté, qui serait donc primitif; le classement laisse de côté le type wallon 'spirou', inexplicable dans ce schéma, et dès lors rangé sous *PIR- 'cheville, toton' (FEW 8, 566a; cf. awall. *spireuil* 13^e s., *Médecinaire liégeois*, FEW l.c.).

L'examen des formes dialectales belgoromanes et de leur répartition montre d'abord que wall. *spirou* ne saurait être distrait de l'ensemble formé par les descendants de SCIURUS; il montre ensuite que si cette forme est réintégrée, elle impose une vision nouvelle de la filiation, car *spi-* ne peut provenir que de *skwi-* (cf. ALW 8, not. 40 ÉCUREUIL et carte 20), qui suffit à expliquer toutes les formes à l'échelle de la Belgique romane (dont le radical varie en *skir-*, *scur-*, *écur-*, *spir-*, *spur-*, avec suffixe parfois remodelé). Le dialectologue belgoroman peut dire que *SKIRIOLU est bien le prototype de l'ensemble des formes variées de son domaine (y compris de

wallon «spirou» par une évolution secondaire rare, mais explicable de *skwi-* en *spi-*) et que ce prototype convient pour expliquer fr. *écureuil*.

La prise en considération des formes cognates aragonaise («esquiruelo»), catalane («esquirol»), française et francoprovençale (type dominant «escureuil»), occitane (type dominant «esquirol»), mais aussi du dérivé en -ATTA (ladin «skiratta»), dont procède le surdérivé en -ATT-OLU (type italien dominant «scoiattolo»), et enfin des quelques mentions du type simple, remarquablement préservées par quelques parlers conservateurs de l'ibéroroman (galicien, asturien, cantabrais «esquilo») conduit à assurer le prototype unique, certes irrégulier, *SKUIRU. Le niveau auquel a été posée la question a changé, mais la conclusion est restée.

La concordance des formes romanes témoigne ici contre les formes attestées en latin et en grec;³ au surplus, l'aire de diffusion, clairement délimitée grâce aux dialectes, de *SKUIRU «écureuil», continué dans les domaines ibéroroman (où il a reculé sous la pression du type castillan «ardilla»), galloroman, italo-roman (y compris ladin et frioulan) montre la vitalité remarquable d'un type lexical que la rareté des attestations antiques ne pouvait nullement laisser prévoir (pour plus de détail, cf. Boutier, à paraître).

Conclusions

20. Revenons sur les deux lignes de force annoncées au début de l'exposé.

La première. Il n'y a pas de différence entre les approches comparative et historique selon les plans auxquels opère la démarche: les dialectes ou les langues. Les lois sont les mêmes. Il s'agit de prendre au sérieux la démarche comparative et de prendre au sérieux la démarche historique.

Ajoutons que l'approche linguistique au plan dialectal permet l'exercice sur un «petit champ» et est à ce titre un bon terrain d'expérimentation; qu'elle peut se fonder sur des documents sûrs et nombreux; qu'elle atteint la variation première, au-dessus de laquelle se sont secondairement imposées les langues standard. Précisons que l'analyse des dialectes souffre d'une tare apparente: le passé historique documenté y est court (comme dans certaines langues, petites ou grandes). Mais ajoutons encore que le mal peut se révéler un bien, à la condition que le linguiste s'occupe d'abord des formes qui l'intéressent, en essayant de les comprendre et de les configurer, grâce à tout ce qu'il apprend des formes elles-mêmes et de leur répartition et grâce aux instruments que lui fournissent ceux qui ont travaillé avant lui, dans le même champ ou ailleurs.

La seconde. Les deux plans doivent nécessairement entrer en dialogue fécond; il y a appel de part et d'autre, au nom de l'intégration des méthodes et des acquis, la synthèse ne pouvant s'effectuer qu'au sein d'une linguistique unique visant un objet unique, la langue.

Précisons que les quelques exemples que nous avons brièvement commentés avaient pour but de montrer où et comment ce dialogue peut s'effectuer dans le

³ Où σκίουρος est analysable en tant que dérivé de composé, SKIA-OUR-OS «celui qui peut se faire de l'ombre (σχιά) avec la queue (οὐρά)».

cadre de l'étude du lexique roman. En effet, «ce sont les parlers romans, et non les langues standardisées, qui sont appelés, en bonne méthode, à fournir la matière première de la grammaire comparée romane» (Chambon 2007, 68). Le commentaire a insisté sur le rôle de pivot joué par la forme-type, laquelle représente à son échelle la figure qui intègre l'ensemble des données analysées.

Bibliographie

- ALW = *Atlas linguistique de la Wallonie, Tableau géographique des parlers de la Belgique romane d'après l'enquête de †Jean Haust et des enquêtes complémentaires*, Liège, Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Liège, 1953– (9 volumes parus, 1 sous presse).
- Boutier, Marie-Guy, *Une question de génétique. Wallon. «tchawe-sori» et français «chouve-souris»*, *Travaux de linguistique et de philologie* 30 (1992), 7–36.
- Boutier, Marie-Guy, *Examen critique de l'étymologie de «brasser»*, *Les Dialectes de Wallonie* 29–30 (2001–2002), 163–179.
- Boutier, Marie-Guy, *Cinq relations de base pour traiter la matière géolinguistique. Réflexions à partir de l'expérience de l'«Atlas linguistique de la Wallonie»*, *Estudis Romànics* 30 (2008), 301–310.
- Boutier, Marie-Guy, *Carte écureuil, Atlas linguistique roman*, à paraître.
- [Buchi, Éva/Schweickard, Wolfgang (dir.)], *Dictionnaire Étymologique Roman, DÉRom, Livre bleu, Version 5, réalisée à l'occasion de l'École d'été franco-allemande en étymologie romane (Nancy, 26–30 juillet 2010)*, Nancy/Saarbrücken, ATILF, CNRS/Nancy-Université/Universität des Saarlandes, 2010.
- Chambon, Jean-Pierre, *Remarques sur la grammaire comparée-reconstruction en linguistique romane (situation, perspectives)*, *Tradition et rupture dans les grammaires comparées de différentes familles de langues (Mémoires de la Société de linguistique de Paris, nouvelle série, vol. 15)*, Louvain, Peeters, 2007, 57–72.
- FEW = von Wartburg, Walther, *Französisches Etymologisches Wörterbuch. Eine darstellung des galloromanischen sprachschatzes*, 25 vol., Bonn et al., Klopp et al., 1922–2002.

ISBN 978-3-11-026228-5
e-ISBN 978-978-3-11-026229-2

Bibliografische Information der Deutschen Nationalbibliothek
Die Deutsche Nationalbibliothek verzeichnet diese Publikation in der Deutschen Nationalbibliografie; detaillierte bibliografische Daten sind im Internet über <http://dnb.d-nb.de> abrufbar.

© 2011 Walter de Gruyter GmbH & Co. KG, Berlin/Boston
Gesamtherstellung: Hubert & Co. GmbH & Co. KG, Göttingen

∞ Gedruckt auf säurefreiem Papier

Printed in Germany

www.degruyter.com